

L'assassin c'est le système - Le « nouveau polar » français de l'après-68

dimanche 25 juillet 2010, par [MANDEL Ernest](#) (Date de rédaction antérieure : 1986).

Ce texte est tiré d'un livre assez insolite, publié par Ernest Mandel en 1986. Cet intellectuel marxiste de renom, disparu il y a quinze ans, le 20 juillet 1995, a été sans doute l'un des penseurs qui ont le plus profondément influencé la génération de 68. Connue en particulier pour ses travaux économiques, notamment le *Traité d'économie marxiste* (1964) et *Le capitalisme du troisième âge* (1972), il s'est aussi intéressé à un grand nombre de questions dans de multiples domaines. Il aborde ici l'histoire sociale du roman policier, en particulier dans la France de l'après 68. De nombreuses idées de lecture pour l'été...

Sommaire

- [Contre la violence de l'Etat](#)
- [Jouer de la violence ?](#)
- [Un réalisme du désespoir](#)
- [En Amérique latine aussi...](#)

Au cours des dix dernières années, un nouveau sous-genre de roman policier est apparu. Comme il se devait, il est né en France. C'est un pur produit de Mai 68 et de l'après Mai 68. On pourrait l'appeler « polar révolutionnaire », ou « nouveau roman noir », ou encore littérature néo-populiste.

Mais peu importe l'étiquette, il s'agit de saisir la tendance générale, la nature du genre, celle d'une mise en question radicale de la société dans son ensemble, de l'Etat et de ses appareils, y compris de la police, y compris des détectives privés. La violence, qui est toujours la caractéristique principale du genre, n'est plus avant tout criminelle et individuelle, ni exceptionnelle, comme dans le roman d'espionnage. C'est la violence institutionnelle quotidienne - ou, si l'on veut, le terrorisme d'Etat - qui est catégoriquement dénoncée, à laquelle s'oppose l'insignifiante mini-violence des laissés-pour-compte.

Contre la violence de l'Etat

(...) les romanciers appartenant à cette catégorie (...) prennent généralement conscience du fait que la révolte individuelle - ou de petits groupes - contre la violence institutionnelle n'a aucune chance. L'aspect romantico-donquichottesque encore présent chez les grands ancêtres du roman noir - Hammett, Chandler, Ross MacDonald - et qui revient chez Trevanian, Cook et les autres, a ici disparu. Si ce nouveau sous-genre est typiquement français, et ne pouvait être que français en

fonction de ce qu'a été l'évolution (et la potentielle révolution) sociale des vingt dernières années, il possède néanmoins quelques antécédents anglo-saxons. Un Américain du nom de Jim Thompson, qui après un moment de gloire fut quasiment oublié durant deux décennies, a écrit, avec *Le Démon dans ma peau* (1966) [Folio-Policier, 2002 ; titre original anglais : *The Killer Inside Me*], l'exemple le plus hallucinant du récit (de l'assassin) à la première personne. Le meurtrier est ici un flic psychopathe et sadique, qui essaie de détruire quelques-unes de ses victimes en les noyant sous un torrent de banalités. L'univers maudit de Jim Thompson ressemble à l'univers néo-populiste français, mais il n'en possède pas la dimension nettement politique.

Un ancêtre anglo-saxon plus engagé est l'écrivain Sam Greenlee (*The Spook who sat by the Door*, 1969) [Ivan Dixon en a tiré un film en 1973] (...). Mais si cet auteur partage les préoccupations politiques, clairement révolutionnaires de beaucoup d'auteurs néo-populistes français, il n'a pas leur lucidité. Il charrie l'illusion qu'une petite minorité résolue s'adonnant à la guérilla urbaine pourrait venir à bout de la bourgeoisie américaine, de son Etat et de son armée.

Le « néo-polar » de Jean-Patrick Manchette

Le néo-populisme français est l'enfant littéraire légitime de Mai 68, mais sa filiation passe par l'école dite du « néo-polar », essentiellement représentée par John Amila, Francis Ryck, Jean-Patrick Manchette et Frédéric Fajardie. Le plus important de ces auteurs est incontestablement Jean-Patrick Manchette [1942-1995 - L'intégrale de Manchette a été rééditée par Gallimard en 2005, dans la collection Quatro], qui a écrit, avec *L'Affaire N 'Gustro* (1971) [Folio-Policier 1999], calquée sur l'affaire Ben Barka, une féroce parodie du « néo-polar » à thèse. L'ambiguïté des personnages s'étend à ceux présumés de gauche (la gauche respectueuse, comme disait Sartre), avec leurs illusions mille fois contredites par l'histoire, avec leur impuissance devant la violence de l'Etat et de l'extrême droite. On aurait pourtant tort de faire croire, comme l'ont écrit certains critiques, que Manchette essaye de blanchir ou de présenter sous une lumière favorable les assassins de Ben Barka, leurs complices et leurs indics. Il n'en est rien. Le caractère pleutre et falot de plusieurs d'entre eux rend ce crime d'autant plus ignoble lorsqu'on s'aperçoit de quels instruments somme toute pitoyables « la raison d'Etat » est amenée à se servir.

Les opinions gauchistes de Jean-Patrick Manchette sont indéniables. Dans *Nada* (1972) [Folio-Polar 1999], la férocité de la répression policière est dépeinte de manière cinglante. Mais le côté délibérément tordu et ambigu de ses récits permet qu'ils puissent être mal compris, voire même appréciés par des lecteurs apolitiques, sinon par des cinéastes et des critiques de droite. Une manière de présenter comme dérisoire toute action politique, parce qu'inefficace et condamnée à l'échec, rend finalement cette littérature moins « désintégratrice » par rapport au système qu'elle n'en donne l'impression de prime abord.

De ce point de vue, Jean-Patrick Manchette poursuit une certaine tradition anarchisante et gauchiste. En jetant dans le même sac les possédants et les révolutionnaires, tous caractérisés par la même prétendue absence de lucidité et d'humanité généreuse, cette tradition finit par faire gober au lecteur la vieille « sagesse » des classes dominantes - devenue le lieu commun véhiculé par une fraction des masses populaires -, celle du « Plus ça change, plus c'est la même chose » et du « Il y a toujours eu des riches et des pauvres, des dominants et des dominés ». Conclusion au premier degré : ça ne sert à rien de se révolter. Conclusion au deuxième degré : que les choses restent comme elles sont, on ne peut tout de même rien y changer ; cultivons notre jardin, pour le plus grand bien des puissants s'entend. Comme quoi, révolte individuelle et révolution sociale ne s'épaulent pas automatiquement.

Il est vrai que Jean-Patrick Manchette restreint apparemment son rejet au seul révolté individuel : « *Le terrorisme gauchiste et le terrorisme étatique, quoique leurs mobiles soient incomparables,*

sont les deux mâchoires du même piège à cons. (...) Le desperado est une marchandise, une valeur d'échange, un modèle de comportement comme le flic ou la sainte. (...) C'est le piège qui est tendu aux révoltés, et je suis tombé dedans. » Comme il ne fait guère de distinction entre « révolté » et « révolutionnaire » et que le révolutionnaire est pour lui inexistant et impossible (« le marxisme est une duperie »), cela revient finalement au même. Son succès est d'ailleurs dû en partie au fait qu'il exprime, à sa manière, l'immense désenchantement de l'après Mai 68, renforcé plus tard par la déception de l'après Mitterrand.

Un polar prolétarien ?

Autre chaînon intermédiaire entre le roman noir classique et le nouveau roman noir, Jean Amila [Jean Meckert, 1910-1995]. Après ses premières œuvres qui le rattachent à Léo Malet, père du roman noir français, il réalisera, dans *Le Pigeon du faubourg* (1981), ainsi que dans quelques autres romans, une sorte de synthèse entre le « polar » à proprement parler et le roman prolétarien qui s'efforce de faire comprendre au lecteur la réalité de la condition ouvrière, surtout artisanale d'ailleurs [Parmi ses romans réédités, on trouve *Le Boucher des Hurlus* (1982), Folio policier Gallimard, 2002].

En revanche, Francis Ryck [Yves Delville, 1920-2007], qui n'a rien d'un gauchiste, prendra en compte la plupart des thèmes d'après Mai 68 qui domineront la littérature néo-populiste. *La Peau de Torpédo* (1968) [Jean Delannoy en a tiré un film en 1970] et *Drôle de pistolet* (1969) [adapté au cinéma par Claude Pinoteau, 1973] mettent en scène des marginaux et des révoltés s'obstinant à porter des chiquenaudes à une société inhumaine qu'ils ne réussissent ni à comprendre ni à combattre avec un tant soit peu d'efficacité [Parmi ses derniers livres : *La discipline du diable*, L'Archipel, 2004 et *La Casse*, Scali, 2007].

Georges-Jean Arnaud, qui occupe une place à part dans cette transition, est le plus prolifique des écrivains français (plus de trois cents romans !). Il avait débuté en 1952 avec un polar traditionnel, *Ne tirez pas sur l'inspecteur* et, à partir des années soixante-dix, il débouche sur le « polar politique anticapitaliste » : dénonciation de l'establishment nucléaire dans *Brûlez-les tous*, aliénation de l'individu par le modèle de consommation bourgeois dans *Le Coucou* (1978), dénonciation de la CIA et de tous les scandales de « l'Amérique paranoïaque, celle de Nixon et du Ku-Klux-Klan, de la John Birch Society et des repus », dans la série *Le Commander* [Fleuve noir, 1961-1986].

Après Frédéric Fajardie [1947-2008] (*Tueurs de flics*, 1979), qui fit l'effet d'une bombe par sa rage violente, et dont les romans portent les traces d'une certaine fascination militariste chère à la Gauche prolétarienne défunte, le nouveau roman noir (ou roman néo-populiste) atteint toute sa lucidité politique de critique sociale avec des auteurs comme Jean-François Vilar, Didier Daeninckx, Thierry Jonquet, Gérard Delteil et Pierre Marcelle.

Jean-François Vilar

Jean-François Vilar, ancien militant de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), lié à la tradition surréaliste, met en scène avec *C'est toujours les autres qui meurent* (1982) [Actes Sud, 2008], *Passage des singes* (1984) [J'Ai Lu, 1998], *Etat d'urgence* (1985) [J'Ai Lu, 1998], *Bastille Tango* (1986) [Actes Sud, 1998], des personnages d'extrême gauche ou d'ex-extrême gauche (journalistes type *Libération*, exilés latino-américains, brigadistes rouges italiens) qui se heurtent à la toute-puissance meurtrière des flics. Comme chez nombre d'auteurs de romans noirs, ce n'est pas seulement « le système » qui tue, chez Jean-François Vilar, c'est aussi la police au sens littéral du terme qui est coupable de meurtre. Ainsi, dans *C'est toujours les autres qui meurent*, un commissaire de police vaguement social-démocrate déclenche une tuerie à Beaubourg... alors qu'un président de la République social-démocrate vient d'être élu.

Etat d'Urgence est un livre remarquable, l'un des meilleurs romans à suspense de ces dernières années. A Venise, dont l'atmosphère équivoque est bien évoquée, séjourne un cinéaste qui a sacrifié son talent au succès commercial pour pouvoir terminer un film sur le terrorisme. Il est accompagné d'un brigadiste repentini censé l'inspirer pour le scénario. Aux scènes du Carnaval, animées par la fine fleur intellectuelle vaguement décadente de toute l'Europe, se mêle une folle entreprise de chantage à la terreur menée par les Brigades rouges, qui finit par menacer de noyer la cité des Doges sous une marée noire. Flics et brigadistes s'affrontent, puis la mafia tranche le conflit à sa façon, guidée par un « parrain » lié à la fois aux milieux du cinéma, du terrorisme et aux forces de l'ordre, et qui s'offre en outre le luxe d'acheter le cinéaste. Tout se termine à nouveau par un massacre général perpétré par la police.

Jean-François Vilar prête au chef mafieux des propos résumant avec pertinence un certain après Mai 68 : « Cette histoire de terroristes est très bien. Le repentini est l'emblème tragique de notre époque. L'espoir, le reniement, les procès... » Quand les mafieux s'adonnent à la sociologie politique et se piquent de psychanalyse, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Ou à écrire des romans noirs...

De Daenincks à Jonquet

Didier Daeninckx s'est surtout fait remarquer avec *Meurtres pour mémoire* [Gallimard, Série Noire 1984 ; folio policier, 1999], roman qui a le mérite de rappeler l'assassinat par la police, le 17 octobre 1961, à Paris, de centaines d'ouvriers algériens manifestant contre la guerre d'Algérie. Daeninckx est proche du PCF, et pourtant l'inspiration de ses livres, surtout de *Meurtres pour mémoire*, fait plus penser à l'extrême gauche, pour qui se souvient des positions que soutenaient à l'époque les uns et les autres. Tous ses livres, qui connaissent un succès considérable dans les pays de l'Est, sont marqués par le souci de l'histoire oubliée, ce que d'aucuns appellent les « cadavres dans le placard », c'est-à-dire par le désir de ressusciter les vaincus de l'histoire.

Thierry Jonquet, militant de la LCR, a écrit deux sortes d'ouvrages : d'une part des romans politiques et, d'autre part, des romans noirs se situant dans des milieux de marginaux, voire dans des asiles psychiatriques. La deuxième catégorie a peut-être été davantage appréciée par la critique et par un large public. *La Bête et la Belle* (1985) a été choisi comme n° 2000 de la fameuse Série noire.

Thierry Jonquet a publié ses polars politiques sous le pseudonyme provocateur de Ramon Mercader 2. Dans *Du passé faisons table rase* [folio policier, 2006], un secrétaire général du PCF visiblement calqué sur Georges Marchais, et présenté comme choisi et manipulé par le KGB, s'efforce de déjouer, au moyen de meurtres systématiques, des tentatives de chantage dont il pourrait faire l'objet. La manipulation réciproque des services d'espionnage impérialiste et stalinien, la grisaille et l'absence de convictions politiques profondes des appareils de toute sorte, la réification et l'instrumentalisation extrême des hommes et des femmes de ce milieu sont décrites de manière convaincante.

En fait, il y a un cordon ombilical qui relie les romans politiques aux romans noirs de Thierry Jonquet. La coupure quasi schizophrénique des personnages de *La Bête et la Belle* correspond à la coupure non moins nette des agents mis en scène dans *Du passé faisons table rase*. Ici, un instituteur propre et ponctuel à souhait qui entasse d'innombrables sacs d'ordures dans son appartement. Là, des professionnels de la surveillance, de la délation, du chantage et de l'assassinat « pour la cause » (celle du « communisme » et de la « liberté »), qui mènent une vie quotidienne de petits-bourgeois médiocres, se délectant de pêche et d'aventures érotiques minables.

« C'était fou. Un exemple de comment les gens ne s'entendent pas, de la coupure de la sphère privée et de la sphère publique, du domestique et du public », affirme Thierry Jonquet dans une interview accordée au journal *Le Monde* (21-22 avril 1985). Et il poursuit : « Le regard du polar est

outrancier, très scandalisé. Il ressemble tout à fait à un regard de militant. » Derrière l'effort de lucidité, il y a aussi son vécu, qui l'a extrêmement sensibilisé. Thierry Jonquet est marqué par une expérience professionnelle. Il a travaillé comme ergothérapeute dans un hospice de vieillards et dans des hôpitaux psychiatriques. « *J'ai reçu ça dans la gueule, j'en ai bavé de cet hosto, cela m'était resté en travers de la gorge, je voulais le dire, et pour cela, le polar, ça collait.* » De là son obsession pour le comportement « anormal » dans la « normalité » bourgeoise, voire pour les malades mentaux.

Jouir de la violence ?

Jean-Bernard Pouy (*Suzanne et les ringards*, 1985), moins politique dans ses romans que Jean-François Vilar, Didier Daeninckx ou Thierry Jonquet, est également moins amer et plus tendre dans son style, plus indulgent pour l'humanité telle qu'elle est [ses derniers titres : *La récup'*, Fayard noir, 2008 ; *Mes soixante huitres*, Folie d'encre, 2008 ; *Rosbif saignant*, Coop-Breizh, 2009 ; *Cinq bières, deux rhums*, Baleine, 2009].

Gérard Delteil [Gérard Folio], auteur prolifique versant volontiers dans le pastiche, y compris dans *Meurtre dans l'Orient-Express*, narre dans *Solidarmoché* (1984) [épuisé] une sombre histoire d'infiltration, par plusieurs services secrets de l'Est et de l'Ouest, d'une activité de soutien aux syndicats clandestins en Pologne. Il a le mérite d'une prise de position claire en matière de culte de la violence : « *Je n'aime pas non plus les polars complaisants, genre sado-maso, style SAS. On peut montrer l'horreur et la violence pour les dénoncer, pour exprimer sa révolte contre les atrocités, mais on peut aussi prendre un plaisir malsain à décrire des scènes de torture, de massacres de camps de concentration, de viols. Tout le problème est dans cette complaisance, à laquelle je vois mal comment on pourrait échapper dans des livres basés justement sur le principe de procurer au lecteur le maximum de délicieux frissons d'horreur à propos d'atrocités subies par d'autres.* » (Interview publiée dans *Cahiers pour la littérature populaire*, n°6, été 1986) [son dernier roman, *Speculator*, L'Archipel, 2010, se déroule dans le monde de la finance].

Pierre Marcelle (Terrain lourd, [Fayard, 1981]) pratique lui aussi le pastiche dans *Le Bourdon* [écrit avec Hervé Prudon, Jean-Luc Lesfargues, 1982], une adaptation fort savoureuse du *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo.

René Belletto (*L'enfer*, 1985) doit sa force au passé révolutionnaire latino-américain de certains de ses protagonistes, qu'il évoque avec une grande efficacité [son dernier titre, *Hors la loi*, P.O.L., 2010, parle d'un type qui se trouve toujours au mauvais endroit au mauvais moment...].

Daniel Pennac est plutôt un gros calibre littéraire. Mais le thème d'*Au bonheur des ogres* [1985, rééd. Folio 1997] – une secte démoniaque qui opère dans le sillage des persécutions antijuives nazies – est assez invraisemblable.

Frédéric Krivine, un jeune espoir du suspense, s'est révélé grâce à son remarquable *Arrêt Obligatoire* (Denoël, 1986) [autres titres : *Un souvenir de Berlin*, Denoël, 1990 et *Des noires et une blanche*, Mille Et Une Nuits, 1995].

Tous ces auteurs ont en commun, outre le rejet d'une société corrompue, corruptrice et inhumaine, une vue assez sévère sur les individus, tous plus ou moins tarés, qu'elle a produits. Avec eux, il n'y a ni héros ni héroïnes. On est aux antipodes du « héros positif » de feu le « réalisme socialiste », genre en voie de s'éteindre lentement également dans la littérature soviétique. Les personnages, y compris ceux ou celles avec lesquels les auteurs paraissent s'identifier, sont marqués par le doute, l'hésitation, le sentiment d'impuissance, le remords, l'ambiguïté, la culpabilité, un tantinet de

paranoïa sinon de haine de soi-même. Encore une fois, l'après Mai 68 est passé par là.

Un réalisme du désespoir

C'est dans ce sens que le nouveau roman noir reprend en partie la tradition du populisme, voire du naturalisme d'antan. Si toute la littérature dite policière du dernier quart de siècle apparaît en quelque sorte comme la littérature réaliste par excellence de notre époque, si elle fournit un miroir dans lequel la réalité sociale est mieux reflétée que dans l'analyse minutieuse des états d'âme ou dans les sempiternelles images d'Épinal, de la gauche autant que de la droite, une dimension de la réalité humaine en est pourtant absente.

En effet, dans la vie de tous les jours, le sublime côtoie l'infâme, le courage se retrouve côte à côte avec la lâcheté, la constance et la fidélité sont autant présentes que la capitulation et la trahison, l'oppression sociale suscite toujours le rejet actif et la résistance, le mouvement d'émancipation n'a pas disparu, l'effort tenace et millénaire de changement social délibéré se poursuit, malgré les échecs et les déceptions. De cela, le nouveau roman noir ne s'en fait pas l'écho. C'est pourquoi il est en fin de compte moins réaliste qu'on ne le dit. Mais n'est-ce pas lié à la nature même d'une littérature centrée sur le crime et la violence et donc, par la force des choses, tournée davantage vers le sol que vers le soleil ?

La société française ne serait pas ce qu'elle est si, à côté du « polar révolutionnaire », ne subsistait pas le polar traditionnel « intégriste » bourgeois, voire ouvertement contre-révolutionnaire. Quelques nouveaux talents y ont également surgi, avant tout Hugues Pagan, inspecteur de police et ancien philosophe. Ses personnages ambigus diffèrent peu des prototypes « divisés » de Thierry Jonquet. Signalons notamment son *Last Affair* (1985).

En revanche, dans la série des SAS de Gérard de Villiers, dans les romans de Jean Bruce et chez leurs innombrables suiveurs triomphe un manichéisme facile et puéril, fait d'un anticommunisme viscéral, d'un racisme à peine déguisé, de sexisme, d'un rejet brutal de la décolonisation, d'une réhabilitation sans fard du nationalisme cocorico et du colonialisme français. Cette littérature, en général d'une pesante monotonie malgré ses prétentions à l'excitation et à l'exotisme, assure une fonction sociale précise au service de l'idéologie dominante. Autre chose est de savoir si elle remplit cette fonction de manière efficace. Là, le doute est heureusement de plus en plus permis.

En Amérique latine aussi...

Les mêmes causes ayant les mêmes effets, le Mexique – et dans une moindre mesure l'Argentine – ont vu, eux aussi, une vague de « neo-polars » ou de romans noirs progressistes déferler sur la scène littéraire, après la radicalisation prérévolutionnaire que connurent ces pays à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Contentons-nous de mentionner quatre auteurs argentins : Tizziani avec *Noches sin Lunas ni Soles* (1975) ; Alberto Speratti avec *El Crimen de la Calle Legalidad* (1983) ; Osvaldo Soriano avec une jolie parodie, *Triste, solitario final* (1973) [Trad. française : *Je ne vous dis pas adieu*, Grasset, 1999] ; Juan Carlos Martelli avec *El Cabeza*, considéré comme le chef-d'œuvre du roman policier argentin. (Les trois derniers écrivains se sont exilés loin de la dictature.)

Les auteurs mexicains sont mieux connus et plus appréciés au plan international. Ils le méritent certainement. Le plus ancien du groupe est Paco Ignacio Taibo II, qui a également rédigé un ouvrage érudit sur les origines du Parti communiste mexicain. Anarcho-syndicaliste de vocation bien

que très ami du Parti communiste cubain, il est le créateur du détective privé Hector Belascoaran Shayne, qu'il « tue » dans *No habra final feliz* (1981) [*Pas de fin heureuse*, Rivages/Noir, 1997]. Ou, plus exactement, il le fait tuer par les flics, comme c'est le cas dans de nombreux romans noirs français. A cette différence près qu'il s'agit ici d'une police non officielle manipulée par la police « officielle » et par le gouvernement, les fameux « faucons », auteurs du massacre des étudiants de l'été 1968 sur la place Tlatelolco, à Mexico.

A côté de Paco Ignacio Taibo II, il faut signaler Rafael Ramirez Heredia, avec *Trampa de metal* ; Raul Hernandez Viveros ; Rafael Bernal, avec *El complot mongol* (1969) [*Le complot mongol*, Serpent noir, 2004], considéré par d'aucuns comme le meilleur polar mexicain, écrivain cependant moins engagé que les autres auteurs mentionnés. Il faut aussi accorder une place particulière au remarquable *Morir en el golfo* (1985) [*La mort à Vera Cruz*, Seuil, 2002], de Hector Aguilar Camin, ouvrage qui dénonce la complicité entre la bureaucratie syndicale dite des charros et l'appareil d'Etat, y compris la police.

Comme ce fut le cas deux décennies plus tôt pour des auteurs comme Robbe-Grillet et Nabokov, la vogue récente du polar en Amérique latine a amené des romanciers célèbres comme Carlos Fuentes, Guillermo Thorndyke, Jorge Ibargüengoitia, Mario Vargas Llosa, Cortazar et Gabriel Garcia Marquez, à flirter avec le roman policier.

Une société criminelle

La conclusion s'impose d'elle-même. L'histoire du roman policier est une histoire sociale, car elle apparaît comme inextricablement liée à l'histoire de la société bourgeoise – voire de la production marchande – et surdéterminée par elle. A la question de savoir pourquoi l'histoire de la bourgeoisie se reflète dans celle de ce genre littéraire bien particulier, la réponse est celle-ci : l'histoire de la société bourgeoise est aussi celle de la propriété ; l'histoire de la propriété implique celle de sa négation, c'est-à-dire l'histoire du crime. L'histoire de la société bourgeoise est aussi celle de la contradiction de plus en plus explosive entre, d'une part, des normes mécaniquement imposées de comportement et de conformisme social et, d'autre part, les passions, les désirs, les besoins des individus, contradiction qui se décharge dans des transgressions de plus en plus violentes des normes, y compris par des crimes. La société bourgeoise, née de la violence, la reproduit constamment et en est saturée. Elle provient du crime et elle conduit au crime, commis à une échelle de plus en plus industrielle. En définitive, l'essor du roman policier s'explique peut-être par le fait que la société bourgeoise, considérée dans son ensemble, est une société criminelle.

Ernest Mandel

P.-S.

* Ce texte est tiré du dernier chapitre de l'ouvrage d'Ernest Mandel intitulé « Meurtres exquis. Histoire sociale du roman policier », préfacé par Jean-François Vilar, et publié aux éditions « La Brèche » à Paris, en 1986. Republié en Suisse dans le bimensuel « solidaritéS » n°171 (09/07/2010)..